

SIÈGE 13

Du même auteur

Dernières notes, Les Allusifs, 2005.

Sur l'auteur

Tamas Dobozy, né à Nanaimo en Colombie-Britannique, est titulaire d'un doctorat en littérature anglaise de l'université de la Colombie-Britannique. Ses œuvres ont été publiées dans des revues aux quatre coins de l'Amérique du Nord. En 1995, il a remporté le concours de nouvelles de la revue *subTERRAIN*. *When X Equals Marylou*, son premier recueil, a été finaliste au prix Danuta-Gleed. Son précédent recueil de nouvelles, *Dernières notes*, a été sélectionné, entre autres, dans les magazines les plus prestigieux : *Alaska Quarterly*, *One Story*, *Fiction*, *Agni* et *Granta*. En 2011, il remportait le prix O. Henry, qui récompense les vingt meilleures nouvelles publiées au Canada et aux États-Unis, pour *The restoration of the Villa Where Tibor Kalman Once Lived*. Tamas Dobozy a été boursier de la prestigieuse Fulbright Research Chair in Creative Writing à l'université de New York en 2009. Aujourd'hui, il enseigne au département d'anglais et d'études cinématographiques de l'université Wilfrid-Laurier en Ontario et vit à Kitchener avec sa femme et ses quatre enfants. Il a remporté le Rogers Writers' Trust Fiction Prize, l'un des prix les plus prestigieux au Canada, avec *Siège 13*.

Tamas Dobozy

SIÈGE 13

Traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

NOTAB/LIA

ISBN : 978-2-88250-340-4

© Noir sur Blanc, 2014
© Tamas Dobozy, 2013
© Visuel : Paprika

*Pour deux remarquables enseignants de la première heure,
Nancy Hollmann et Robert McCallum,
qui ont ouvert toutes les bonnes portes.*

« Miss Eckhart et Virgie Rainey étaient des êtres humains terriblement libres, qui erraient à la surface du globe. Et il y en avait d'autres – des humains, errant, comme des bêtes perdues. »

EUDORA WELTY, « Récital de printemps »
dans « Les pommes d'or », *Fictions*,
traduction de Michel Gresset et Sophie Mayoux

L'Atlas de B. Görbe

Vous en avez vu, des types comme lui : gros et gras, engoncés dans un imperméable perlé de gouttes de pluie, le cigare au bec, contemplant quelque vision au-delà des néons et du vacarme et de la frénésie des banlieusards à Times Square.

C'est ainsi que Benedek Görbe m'est apparu la dernière fois que je l'ai vu. C'était en mai 2007, peu avant mon départ de Manhattan, où j'avais habité pendant six mois, en compagnie de ma famille, en tant que boursier Fulbright à la *New York University*. Görbe était l'ex-ami de cœur d'une de mes tantes de Budapest, lui qui n'avait pourtant pas mis les pieds en Hongrie depuis plus de quarante ans. Tous les jours, en revanche, il signait les illustrations et rédigeait en hongrois les textes d'une série de livres pour enfants que publiait, sous le nom de B. Görbe, une maison d'édition petite mais sérieuse de Brooklyn, qui avait retenu les services d'un traducteur et vendait les récits dans d'énormes albums à couverture rigide intitulés *L'Atlas des rêves*. Benjamin et Henry, mes deux petits garçons, adoraient la série, dont les images rappelaient les affiches *fin de siècle*¹. Elle mettait en scène

1. Les passages en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*N.d.T.*)

des enfants qui grimpaient à des échelles pour accéder à un monde onirique : villes-jardins s'étendant à perte de vue, minarets évanescents, rois enveloppés de jacinthes. Tel était le style de Görbe, même si, à le voir – avec ses joues mal rasées, son pantalon de la taille d'un sac-poubelle, son cigare à moitié éteint et sa détestable manie de récuser les opinions formulées par autrui, y compris parfois, après un moment de réflexion, celles qu'il partageait –, personne ne s'en serait douté.

C'est la déception qui m'a poussé vers Görbe. Le poste à la NYU m'avait fait miroiter « un environnement artistique stimulant », en l'occurrence un bureau au fond d'un immeuble où on avait entassé des écrivains importants qui, lorsqu'ils se donnaient la peine de venir, écrivaient fébrilement. Finalement, je n'avais pas été surpris : les écrivains, après tout, ne font jamais que *travailler*. Lorsque je n'étais pas moi-même en train d'écrire, j'arpentais donc les rues, seul ou avec ma femme, Marcy, dans un paysage fantasmagique bien différent de celui dépeint par Görbe. Au lieu de grimper à une échelle, j'avais le sentiment de *descendre* dans des espaces de béton et de brique, d'asphalte et d'acier, et comme c'était l'hiver, il tombait chaque jour de la neige, puis de la pluie, toujours en quantités torrentielles. Loin de moi l'idée que New York est une ville morne ; seulement, elle me semblait déserte, abandonnée, cette ville, sensation du reste bizarre, étant donné qu'il y avait des gens partout (au point qu'il était parfois difficile d'avancer sur le trottoir), des gens qui me dépassaient à toute vitesse comme s'ils savaient des choses que j'ignorais, comme si les rues et les avenues étaient bordées de portes qu'eux seuls savaient ouvrir. Pour cette raison et parce que tant de choses me semblaient inaccessibles, j'avais, à New York, le sentiment d'être redevenu un enfant, laissé seul pour la première fois chez lui ou chez un inconnu par un dimanche après-midi de grisaille où il

n'y a rien à faire, sinon fouiller dans les penderies et les placards de pièces où il est défendu d'entrer, sans jamais y trouver quoi que ce soit d'intéressant, mais espérant toujours que la prochaine boîte à bijoux, l'armoire ou la table de chevet rachètera l'après-midi perdu. Cet hiver-là, New York, *mon* New York, était un lieu de secrets.

Görbe était le plus gros secret d'entre tous. Je lui ai téléphoné à la suggestion de ma tante Bea, qui m'a refilé son numéro après m'avoir entendu me plaindre du peu de contacts que je nouais. Aussi incroyable que cela puisse paraître, elle l'avait fréquenté à l'université de Budapest au début des années 1960. À l'époque, Görbe étudiait les beaux-arts, tout en suivant aussi des cours de littérature, d'histoire et de tout ce qui enflammait son imagination. Il était « silencieux et rêveur », selon ma tante, mais aussi « très beau ». Elle le comparait à Montgomery Clift. Au bout du compte, ils étaient sortis ensemble pendant dix mois, après quoi Görbe l'avait plaquée pour celle qui serait l'amour de sa vie, une femme appelée Zella qui se spécialisait en psychologie et, à en croire la rumeur, tenait le journal de rêves qui allait inspirer à Görbe tous ses récits. Moins d'un an après avoir rencontré Zella, Görbe abandonna ses études, sans diplôme, et disparut de la vie de ma tante pendant cinq ans pour réapparaître au moment de la publication de son premier livre. Ma tante assista au lancement et contempla les affiches tirées de ses illustrations, sidérée par la métamorphose de Görbe. Disparus, son sourire facile et l'air rêveur qu'il prenait parfois. Ce jour-là, il avait quelque chose de frénétique, dit ma tante, mais il était aussi plus beau que jamais et, même s'il ne dit rien de ce qui le troublait, il sembla heureux d'avoir une vieille connaissance à qui parler. Görbe se montra particulièrement irritable avec ceux qui l'abordaient sans avoir acheté son livre.

– J'ai été surprise de le voir dans cet état, a dit ma tante. Il était si différent, à l'université. Nous étions au seuil de

l'âge adulte – diplômes, emplois, mariages, enfants –, mais, chaque fois que je le voyais, j'avais le sentiment d'être de retour dans le jardin de Mátyásföld, de jouer à cache-cache, de grimper sur le toit en nous agrippant à la gouttière, de chercher des trésors dans le grenier.

À l'autre bout du fil, ma tante s'est interrompue.

– En tout cas, a-t-elle ajouté, il est devenu un homme important et il pourra peut-être te donner un coup de main. J'ai l'impression que la chance ne te sourit pas tellement, là-bas.

Elle s'est interrompue de nouveau et j'ai entendu le combiné glisser le long de son visage.

– Le numéro que j'ai est passablement ancien. Après son départ de Hongrie, il avait l'habitude de m'appeler, de temps en temps. J'ai toujours senti qu'il avait le mal du pays, qu'il avait fui malgré lui. Il me demandait de lui décrire la ville, les changements qu'elle avait subis. Je pense que c'est à cause de Zella qu'il est parti.

J'entendais ma tante farfouiller dans un bric-à-brac.

– Il y a des années que j'ai eu de ses nouvelles.

Quand j'ai fini par lui téléphoner, Görbe a hésité et fait semblant de ne pas se souvenir de ma tante avant de laisser entendre que, au lieu de le déranger, je devrais essayer de rencontrer des écrivains au Centre culturel hongrois, mais j'ai piqué sa curiosité en rejetant la suggestion.

– Je boycotte cet endroit, ai-je dit.

Trois semaines plus tôt, lui ai-je expliqué, je m'y étais rendu pour voir György Konrád et, par la suite, j'avais parlé de mes travaux au directeur du centre, un certain László Machinchouette, qui avait feint l'intérêt, voire l'enthousiasme, comme on sait si bien le faire à New York. Ce László m'a conseillé de lui envoyer un message électronique contenant des extraits de mes livres et de la réception critique. Ensuite, il me ferait signe. J'ai mis la

plus grande partie d'une journée à réunir les citations et à composer le message, mais László n'a répondu ni au message initial ni au suivi. Pas un mot.

– Un gaspillage de temps et d'efforts, ai-je dit. À la place, j'aurais pu emmener mes enfants au parc ou aller au Met avec Marcy. Ce ne sont pas les options qui manquent.

Görbe a ri. C'était comme entendre quelqu'un crier à l'autre bout d'un long tuyau d'écoulement.

– La femme et les enfants à défaut de mieux, hein ? Écoutez, je hais le centre, moi aussi. La programmation... On a l'impression d'être à l'intérieur d'un cerveau de la taille d'une noix. Quant aux femmes qui travaillent au bar... ça les tuerait de se fendre d'un sourire ? Je n'y mets plus les pieds.

– Euh... ai-je commencé.

– Je te trouve bien mesquin et aigri, petit, a-t-il crié dans mes oreilles. Carburant au désespoir. Narcissiste. Vindictif. J'adore ! Tu aimes la cuisine juive ?

– Bien sûr, ai-je répondu.

– Avec femme et enfants, hein ?

Il a ri.

– Avant de donner un coup de pouce à un écrivain, je tiens à voir à quoi ressemble sa vie de famille.

Étrange requête, en vérité, mais, pendant le repas pris chez Carnegie, je me suis tout de suite rendu compte qu'il aimait les enfants, *mes* enfants, et qu'il avait su en appeler au sens de l'humour de Marcy, qui avait toujours eu un faible pour les hommes capables d'exagérer leurs petites manies pour faire rire. Sans crier gare, avant même que j'aie décidé si j'avais envie de devenir l'ami de Görbe, Marcy l'avait invité à venir dîner à la maison le week-end suivant. Par la suite, en raison de l'affection des enfants pour lui et des égards qu'il avait pour Marcy, nous avons commencé à le voir régulièrement.

Tous les livres de Görbe mettent en scène les mêmes protagonistes : un garçon de six ans du nom de Fritz, une fille du même âge appelée Susanna et un bienveillant fou du roi d'à peine quatre ans, dont l'esprit illogique comprend parfaitement le monde des rêves et qui, pour cette raison, en sait plus que tous les autres. Dans les premiers livres, Fritz et Susanna s'endorment, la nuit venue, et se retrouvent dans le même rêve. Par la suite, ils tentent de s'échapper (avec l'aide du fou du roi, bien entendu). Au fur et à mesure que la série avance, on découvre les conditions de vie des enfants : leur pauvreté abjecte, la mère absente de Fritz, son père maussade, la maladie de Susanna (qu'on appelait, au début du vingtième siècle, la « neurasthénie »), le traitement cruel qu'on leur réserve à l'école. Fritz et Susanna décident donc qu'ils ne veulent plus se réveiller, qu'ils préfèrent rester endormis, si bien que les livres suivants sont hantés par la crainte que la frontière entre le rêve et la réalité soit aussi mince que du papier de soie : un tout petit accroc, et les enfants risquent de ne plus pouvoir retrouver le fou du roi et les infinis continents du sommeil. Dans le dernier livre, les deux enfants tombent sur une machine qui leur permettra de rester à jamais dans le monde des rêves, pour peu qu'ils arrivent à la faire fonctionner.

C'est le onzième livre de la série. Il a été publié l'année suivant notre retour à Kitchener. Je me souviens d'avoir parcouru le texte et les illustrations, assis avec Benjamin dans la librairie Words Worth Books, par une journée neigeuse de janvier. Quand nous sommes arrivés à la fin, Benjamin s'est attardé en suivant du doigt l'illustration de la machine à rêver. Il a fini par dire :

– C'était différent quand il nous les lisait.

Je l'ai regardé en me demandant où il voulait en venir : le seul souvenir que je gardais de la voix de Görbe, c'était

son volume et son haleine à l'odeur de tabac rance. C'est Benjamin qui m'a rappelé que Görbe, quand il lui faisait la lecture (par opposition aux moments où il me parlait à *moi*), adoptait un ton bas, un peu haletant, comme s'il ignorait comment l'histoire se terminerait et qu'il fût aussi impatient qu'un enfant de le découvrir.

– Tu as raison, ai-je dit au souvenir de ces débuts de soirée dans notre appartement.

Il avait une façon de lire bien à lui, un de mes fils blotti sous chacun de ses bras dodus.

Après sa lecture, Görbe grognait et se frottait les yeux comme quelqu'un qu'on a tiré du lit trop tôt, détail amusant puisqu'il n'était jamais disponible avant une heure de l'après-midi, et j'ai toujours cru (à tort, en l'occurrence) qu'il écrivait et dessinait le matin. Puis il mordillait son cigare, me regardait et me demandait si j'avais envie d'un « *drink* pour filles », le nom qu'il donnait aux horribles cocktails qu'il commandait. Je pense qu'il les dénichait dans d'antiques guides du parfait barman – à l'instar de nombreux auteurs de livres pour enfants, il était attiré par les objets mis au rebut ou oubliés –, des créations comme le *Sherry Cobbler*, le *Pisco Punch* et le *Zazerac* de La Nouvelle-Orléans. Les barmans croyaient avoir affaire à un illuminé.

Une fois au bar (n'importe quel bar, bien que nous finissions souvent dans un minuscule établissement de l'East Village appelé le Lotus), tout pouvait arriver. Görbe avait une grande gueule. Délibérément, il tenait des propos outrés et la plupart des clients des bars le connaissaient de vue. Il savait se battre avec ses poings comme avec ses mots. En raison de son poids, ses coups portaient ; il était lent sur ses jambes, mais il savait encaisser, et lui-même n'avait besoin que d'un seul élan pour assommer son adversaire.

– Tu as raison, m’a-t-il dit un jour. New York est bel et bien une ville désertée.

Il s’est tourné vers le barman.

– Comme tu es écrivain, tu as sûrement vu dans le *New York Times* – ce sous-texte tremblant – les critiques qui reprochent aux auteurs de ne pas avoir commémoré comme il se doit les événements *tragiques* (le mot souligné par un clin d’œil) d’il y a six ans.

Avant de poursuivre, il a demandé au barman un autre *Fish-House Punch* de Philadelphie.

– Ce qui les dérange vraiment, c’est que les fameux événements du 11 septembre n’ont pas eu l’effet escompté. Hormis les larmes collectives, l’indignation des premiers mois et le refrain répété à l’envi par les écrivains désireux de prouver que les attentats étaient d’une importance capitale, la seule différence que je constate, moi, c’est que les gens vont encore plus qu’avant dans les boutiques.

Il a élevé la voix et balayé la salle des yeux.

– C’est important pour les amis et les parents des victimes, évidemment, et ça l’a été pour tout le monde, pendant un moment – un choc pour les privilégiés et les favorisés qui se croyaient à l’abri.

Son regard s’est de nouveau posé sur moi.

– Mais sors dans la rue, aujourd’hui. Tu observes des conséquences, *vraiment* ? C’est passé à travers ces gens comme s’ils étaient intangibles.

Il a siroté son cocktail.

– De temps en temps, un type essaie d’écrire quelque chose de profond à ce sujet, et c’est chaque fois un échec et les critiques lui reprochent toujours de ne pas faire justice aux événements. Moi, je n’ai qu’un seul commentaire : « Reviens-en, New York ! »

Il a alors adopté un murmure théâtral.

– Ce qu'ils refusent d'accepter, tous autant qu'ils sont, c'est l'insignifiance de tout ça. Un acte de guerre a fait des victimes... Hou ! Comme c'est inhabituel !

Les derniers mots, prononcés à tue-tête, m'ont fait sursauter.

– C'est terrible, a-t-il ajouté en faisant semblant d'essuyer des larmes. Vous pouvez m'indiquer la boutique Louis Vuitton la plus proche ?

Görbe a grogné et s'est de nouveau tourné vers le barman.

– C'est passé à travers eux comme s'ils étaient des spectres. Et c'est bien ainsi.

Il a hoché la tête.

– *Et c'est bien ainsi.*

Görbe a grogné et s'est tortillé sur son tabouret. Pendant une fraction de seconde, j'ai cru discerner quelque chose, une fissure dans sa façade.

– Écoute, j'ai moi-même vécu des situations mille fois pires en Hongrie – la guerre, le siège – et je suis loin d'être le seul. Et ça n'a pas été l'affaire d'une seule journée. Six ans et, crois-moi, il n'y a pas eu de grand éveil spirituel !

Ses mains se sont agitées dans les airs.

– C'est arrivé. C'était atroce. Et après ? Eh bien, ça va arriver de nouveau. Entre-temps, on oublie. On revient à ses divertissements, à ses machinations, à ses obsessions, et on va de l'avant. Et, a-t-il ajouté, il n'y a rien d'autre à en dire.

Görbe s'est levé en tanguant comme un ivrogne et a salué, à droite et à gauche, les autres clients, qui se demandaient s'ils devaient l'applaudir ou le tailler en morceaux.

Sa réputation de provocateur avait pénétré le cercle de la littérature pour enfants, ce qui n'est pas un mince exploit. Lorsque Görbe faisait des lectures publiques, il

n'était pas rare de trouver dans l'assistance une centaine de personnes, voire davantage, et pas uniquement les papas, les mamans, les enfants et les instituteurs attendus à ce genre de manifestation : on y voyait aussi de jeunes branchés de Brooklyn, des hommes d'affaires en costume bleu, des libraires spécialisés armés de piles d'éditions originales que Görbe signerait (après s'être laissé graisser la patte) et qu'ils vendraient à des prix gonflés, et même quelques blondes squelettiques serrant contre elles un chien minuscule qui tremblait, comme sur le point de se désintéresser. Tous adoraient Görbe, plusieurs le connaissaient personnellement et ils attendaient patiemment de lui faire signer leur exemplaire du livre puisqu'il avait soin de proférer, au profit de chacun, des paroles mémorables, des horreurs si outrancières que l'un d'eux, croyais-je, finirait par éclater en sanglots ou encore par lui casser la figure. Ils se contentaient de rire et de prendre leurs amis à témoin :

– Vous voyez ? Je vous l'avais bien dit.

Görbe hochait la tête presque imperceptiblement, signait avec force fioritures et rendait le livre. À la vue d'une telle affluence, je me disais que ces gens l'aimaient et c'est seulement plus tard, vers la fin de la soirée – après m'être aperçu que je n'avais vu personne ouvrir un livre ou commenter l'écriture –, que j'avais compris le fondement de toute l'affaire : la fascination s'expliquait par l'apparence et le personnage de Görbe. C'était pour lui qu'on venait. Ces séances de signatures étaient l'un des événements new-yorkais auxquels on assistait pour être dans le coup. Pire, je sentais que Görbe était conscient du phénomène et une couche et qu'il en rajoutait. On aurait dit qu'il passait autant de temps à répéter ses diatribes et ses remarques folles – comme s'il s'agissait d'un numéro comique – qu'à écrire ses livres. Cela aussi faisait partie du jeu.

Au cours de sa carrière, Görbe avait vendu des millions de livres et participé à d'innombrables tournées de promotion. L'une des rares fois où il m'a invité chez lui, dans Queens, j'ai jeté un coup d'œil aux chèques de droits d'auteur qui traînaient sur son bureau, sidéré que, tout en gagnant de telles sommes, il continue de vivre dans un trou pareil. Dans son appartement, deux endroits seulement donnaient l'impression que le propriétaire des lieux n'avait pas renoncé à la vie : la table à dessin où il travaillait, d'une scrupuleuse propreté, ses divers outils rangés méticuleusement, et le manteau de la cheminée où trônaient les photos de sa femme, Zella, toutes disposées avec soin de manière à être bien visibles dans leurs cadres. J'ai examiné les images, puis de nouveau l'appartement, en me demandant si un détail m'avait échappé, un vêtement, une paire de chaussures trahissant la présence d'une femme. Mais je ne voyais rien.

Görbe est entré dans la pièce en transportant deux énormes verres de *Crimean Cup à la Marmora* et, au moment où il se faufilait dans l'embrasure de la porte, son gros ventre l'a frôlée et j'ai entendu le raclement des boutons de sa chemise sur le bois.

– Qu'est-ce que tu regardes ?

Il s'est arrêté en me voyant montrer du doigt les photos de sa femme.

– Zella, a-t-il dit sans plus.

Il est resté là, les verres à la main. Je lui ai demandé où était Zella.

– Zella est partie, a-t-il répondu à voix basse. Pour un monde meilleur.

Puis, semblant émerger de sa transe, il m'a tendu mon verre et a changé de sujet.

Quand Görbe parlait de son travail, il n'était jamais question des aspects pratiques ou techniques de l'édition.

Ainsi que je l'avais observé quand il faisait la lecture à mes fils, il se comportait comme s'il était un lecteur privilégié plutôt que l'auteur des livres. Il ne savait jamais où l'histoire le conduirait, disait-il, même quand il travaillait à ses textes et à ses dessins, invariablement en avance sur ses intentions conscientes. J'ai toujours cru que c'était lui, le vrai Görbe, et non le clown des bars et des lectures publiques, cet homme qui, quand il parlait de son travail, semblait se délester de toute la chair qu'il se coltinait, de son besoin de filtrer le monde à l'aide d'un cigare, de ses abus de nourriture et d'alcool. Le vrai Görbe s'enflammait en parlant de nuages évidés par des moineaux, de roses en fer forgé se muant en escaliers de secours qui s'étirent sur des kilomètres dans le ciel, de briques faites de chansons qui se transforment en refrains dirigés à coups de boule de démolition. L'ayant vu agir de même avec mes enfants, je me disais que, à l'occasion de ses tournées dans de minuscules bibliothèques de l'Idaho, de l'Arkansas et du Nebraska, il devait être ainsi : naïf, prompt à s'émerveiller, affranchi du personnage que, tous les matins, dans Queens, il enfilait comme un costume de gros.

– Vous aimez mes enfants, hein ? lui ai-je demandé, un soir, sur le balcon de l'appartement que je louais, grâce à une aide financière de la NYU, au quatorzième étage d'un immeuble d'où on apercevait l'Empire State Building et ses lumières colorées.

Görbe, cependant, s'est contenté de mâchouiller son cigare et de me devisager comme si la question était un traquenard qu'il entendait bien éviter. Je me suis gratté la nuque.

– Euh, vous savez, c'est juste que j'étais... Euh, c'est bizarre que vous soyez si gentil avec moi simplement parce que vous êtes sorti avec ma tante il y a cinquante ans. Un personnage aussi célèbre que vous...

Görbe m'a regardé comme s'il avait l'intention de me jeter du haut du balcon.

– Si je suis si gentil, a-t-il grommelé, c'est parce que tu es un parfait trou-du-cul.

Je l'ai regardé en essayant de rire.

– Tu te cognes la tête sur le plafond de verre de ta propre médiocrité. Et tu en es parfaitement conscient. Pourquoi ton agent ne retourne-t-il pas tes messages électroniques ? Pourquoi les écrivains de la NYU ne manifestent-ils aucun intérêt pour toi ? Pourquoi New York te laisse-t-elle de glace ? La plupart des gens réussissent à détourner les yeux, à invoquer toutes sortes d'excuses. « C'est que mon agent est très pris en ce moment », « C'est que les écrivains de la NYU sont des crétins imbus d'eux-mêmes », « C'est que New York est une ville si superficielle ». Mais pas toi, hein ? Tu sais mieux que quiconque que tu n'arriveras jamais à rien et tu es incapable de te le cacher.

Je crois avoir bafouillé. J'étais bouche bée. Et alors, à la faveur d'un moment que je n'oublierai jamais, Görbe m'a pris la main. C'était un geste extrêmement bizarre. J'ai essayé de me dégager, mais son toucher, enfantin, trahissait une solitude si grande qu'il m'a semblé destiné à le reconforter lui, plutôt que moi. Lorsque je m'y suis abandonné, Görbe m'a donné l'impression de rapetisser, de se tasser sur lui-même, de se cramponner à moi dans la nuit de Manhattan, avec ses rues cavernueuses en contrebas, balayées par la neige. Pour une raison que j'ignore, je me suis senti l'obligation de rassurer Görbe, de lui demander pardon au nom du monde entier (« Tout ira bien, vous verrez »), alors que c'est lui qui aurait dû me présenter des excuses.

Le lendemain matin, poussé par cette conversation, mais aussi mû par la curiosité à propos de Zella, je me suis

rendu dans les archives de la NYU, où j'ai compulsé de vieux numéros du *Times*, de l'*Observer* et même du *Post* pour recoller les morceaux de l'histoire de Görbe. Selon ma tante, il avait été un éminent auteur pour enfants sous les communistes, pour autant qu'on ait pu être éminent à cette époque, et les autorités soviétiques, de l'avis général, ne l'avaient jamais embêté.

– En fait, a-t-elle admis, il m'a même fait profiter de ses contacts.

Quant à ses livres pour enfants, c'étaient, disait-elle, « comme des utopies ». Les enfants qu'ils mettaient en scène souhaitaient rester à l'intérieur d'un rêve, réaliser un monde meilleur, ce qui plaisait aux communistes. « Les enfants étaient les prolétaires, m'a-t-elle écrit, du moins selon les critiques communistes. » Le monde éveillé correspondait à la réalité et le rêve au monde possible. C'était une interprétation plutôt simpliste, comme la plupart d'entre elles, mais elle avait sauvé Görbe. En d'autres termes, il avait eu la vie belle sous les communistes : il avait gagné beaucoup d'argent, habité un bel appartement, bien mangé et bien bu. Personne ne savait donc ce qui l'avait poussé à partir. « Quant à sa femme, disait ma tante dans sa lettre, je ne l'ai rencontrée qu'une seule fois. Elle était comme Görbe, rêveuse, puérile, mal à l'aise en compagnie des adultes, seulement en pire. En fait, ce qui semblait bon en lui semblait mauvais en elle. Mais c'est peut-être seulement ma jalousie qui s'exprime. »

Dans les archives, il n'y avait pratiquement rien au sujet de Zella. Malgré toute la publicité dont Görbe faisait l'objet – à commencer par son exil de Hongrie, inlassablement ressassée par la presse, et la description de Görbe lui-même, présenté comme « une fuite vers le monde du rêve » (et vlan pour l'utopie communiste) –, seul un article faisait allusion à sa femme. Bien sûr, on trouvait une mention ici ou là, un commentaire disant que le couple bénéficie

aux États-Unis d'un « mode de vie, de nourriture et de soins médicaux » de première qualité. Il y avait aussi une déclaration de Görbe affirmant que sa « vie privée » était « privée », justement – c'était au début des années 1970 et on lui avait demandé comment Zella et lui s'adaptaient à New York. Voilà à peu près tout. Rien sur leur vie domestique (pas même une de ces minables doubles pages, comme on en consacrait si souvent aux auteurs pour enfants, où un journaliste se rend chez un écrivain pour prouver qu'il est bel et bien un jovial père de famille avec des enfants et une femme et du papier peint coloré et une maison où résonnent des contes, de jour comme de nuit) ; rien non plus à propos du point de vue de Zella sur la carrière de Görbe (un de ces articles dans lesquels une épouse commente les manies loufoques de son mari, ses horaires bizarres, le plaisir sincère qu'il prend à jouer au parc avec les enfants) ; rien du tout, en fait, sur l'état civil de Görbe ni sur sa vie domestique. Les apparitions publiques de Zella, rares au départ, avaient cessé complètement après 1975 et Görbe lui-même n'y avait plus fait allusion. Son personnage était entièrement public et, à ce titre (surtout après avoir lu pendant des jours à ce sujet), forgé de toutes pièces, m'a-t-il semblé, à seule fin de faire parler de lui au maximum.

Plus sidérantes étaient les photos. Je savais par ma tante que la transformation de Görbe avait débuté dans les années 1960, mais elle dépassait tout ce que je m'étais imaginé. À son arrivée à New York, c'était un homme mince qui tenait presque du lutin et la métamorphose qu'il avait connue au cours des années suivantes était si extrême que j'en suis venu à la conclusion que son métabolisme avait subi des dommages irréparables. Impossible de devenir si gras par soi-même en un laps de temps aussi court. Le problème s'expliquait en partie par son incapacité à changer d'habillement. Pendant la majeure partie

des années 1970 et 1980, il avait continué de porter les habits d'un homme mince : chemise rentrée dans un pantalon étroit. Ce n'est que dans les années 1990 qu'il avait adopté le costume noir et l'imperméable dont les couches diverses lissaient les plis et les bourrelets. C'est aussi pour cette raison qu'il avait pris l'habitude de fumer le cigare : ses traits s'étaient tellement enfoncés dans les parties charnues de son visage qu'il devait laisser dépasser quelque chose, une sorte de drapeau, histoire de nous rappeler qu'il était toujours là, à l'intérieur. Et cette transformation physique s'était accompagnée d'une augmentation du nombre de références à ses écarts : sarcasmes, insultes, bagarres à coups de poings. J'ai été étonné par le peu d'articles soulignant qu'il était paradoxal que l'auteur de récits fantastiques, d'un monde défini avec une telle innocence visionnaire, se contente de satisfaire son appétit de nourriture, d'alcool, de tabac et de provocations. Rien qui aille plus loin. Que l'immensité de ses caprices, comme si Görbe était devenu le monstre exclu de ses livres.

Telle était, apparemment, l'opinion de Zella. Le seul article que j'ai réussi à dénicher la concernant figurait en page six du *New York Post*, un seul paragraphe presque entièrement consacré à la nomenclature des célébrités qui avaient assisté à une soirée organisée pour souligner la parution d'un livre de Görbe en 1975. Trois phrases portaient sur Zella : « Tout indique que l'alcool coulait à flots. Zella Görbe, la femme de l'auteur, avait un comportement "erratique", selon l'un des invités. Avant d'être raccompagnée chez elle par une nurse privée, elle avait régala l'auditoire d'histoires concernant le poids de son mari, qu'elle traitait de "gros porc dégoûtant" avant de se pâmer d'amour pour "son petit garçon". » Rien d'autre. J'ai eu beau retourner en tous sens les documents que j'avais pu réunir, revenir aux paragraphes et aux déclarations, je n'ai rien trouvé de plus sur le

« comportement » de Zella, rien qui laisse entendre qu'elle était une ivrognesse et, surtout, rien de plus sur la présence d'une « nurse privée », bien que j'aie relevé un certain nombre de photos sur lesquelles figurait une tierce personne : une femme d'un certain âge, habillée avec élégance mais discrétion, dans l'ombre de Zella. Comme elle n'était identifiée dans aucune légende, j'en ai conclu que le journal ignorait son nom ou qu'elle préférait qu'il soit omis. C'était une figure maternelle, à l'aspect sévère, et les photos m'ont fait penser à ce que ma tante avait dit sur Görbe à vingt ans : ayant toujours peur du noir, il jouait à cache-cache, grimpait dans le grenier comme s'il croyait y trouver l'entrée d'un palais.

Au cours de ce dernier mois, j'ai caché mes recherches à Görbe. Je craignais sa réaction. Mais il a dû se douter de quelque chose, car il se montrait plus assidu que jamais : il débarquait à l'improviste en apportant des cadeaux pour les enfants, prenait place à la table de la cuisine (la portion de sa personne que pouvait accueillir une chaise, à tout le moins), complimentait Marcy sur ses talents de cordon-bleu et écoutait celle-ci raconter en plaisantant à moitié que je ne profitais pas de New York, que j'étais si absorbé par le désir de nouer des contacts, si obsédé par l'idée de publier aux bons endroits et si désespéré devant la futilité de mes efforts que les enfants avaient pris l'habitude de sauter sur mon dos pendant que je travaillais à l'ordinateur pour quémander un peu de mon attention.

– Ah ! L'ambition, a grommelé Görbe. Plus toxique qu'un poison.

Il a même assisté à deux lamentables lectures publiques de mes œuvres organisées par mon éditeur américain.

– Eh bien, quelle catastrophe ! a-t-il déclaré après coup. Intéressant de constater que la femme dans l'auditoire – je

devrais peut-être plutôt dire l'auditoire tout court – ne s'est même pas donné la peine d'acheter ton livre. Comme tous nos regards étaient rivés sur elle, elle aurait au moins pu avoir cette délicatesse.

– La seule chose pire que de donner une lecture publique, c'est d'assister à celle de quelqu'un d'autre, ai-je répliqué.

– Absolument, a acquiescé Görbe. Tu as sans doute remarqué que, pour ma part, je ne lis jamais rien. Je me contente de monter sur l'estrade et de dire des foutaises. C'est ce que les gens veulent, de toute manière.

– Toujours plus de foutaises.

– Exactement. Encore et toujours plus de foutaises.

Il a ri en soufflant un gros nuage de fumée de cigare.

– Tu devrais peut-être songer à m'imiter, un de ces quatre.

– C'est sans importance, ai-je dit. Que je lise ou pas, ça revient au même.

– Pan ! En plein dans le mille !

C'était, je crois, le seul moyen qu'il avait trouvé de me remonter le moral, même si, bien sûr, je n'avais pas besoin qu'on me remonte le moral. J'avais appris à accepter mes échecs ou, à tout le moins, cessé de tenter de les éviter ou de les justifier. Et c'est là que résidait le problème : plus Görbe assistait à mes lectures, disait aimer mes livres ou essayait de me persuader de ne pas tout prendre tellement au sérieux, plus il me fatiguait. J'étais devenu son faire-valoir, le raté par rapport auquel il mesurait sa réussite, l'homme qu'il serait peut-être devenu s'il n'avait pas su gérer avec autant de succès son image publique et, partant, sa carrière. Le temps finirait par me donner tort, bien sûr – j'étais bel et bien le faire-valoir de Görbe, quoique d'une tout autre façon –, mais, au cours de ces quelques semaines, sa condescendance a commencé à m'exaspérer. Une nuit, vers deux heures du matin, après avoir ingurgité

un nombre déraisonnable de *Brandy Sangaree*, je me suis tourné vers Görbe et je lui ai demandé :

– Comment va votre femme ?

– Ma femme ?

Görbe a pivoté, le cocktail en route vers ses lèvres.

– Mêle-toi de tes affaires, minus.

– Oh ! Je vois... Vous seul avez le droit de fourrer votre nez dans les affaires des autres.

Görbe n'a rien dit, mais je voyais qu'il était sur le point de m'assommer. J'ai senti les larmes me monter aux yeux, non pas à cause de la violence du geste que j'anticipais, mais pour la raison contraire : à sa façon, Görbe s'était efforcé de me faire prendre conscience de ce qui comptait vraiment. Pour ma part, j'essayais de l'atteindre, de le rabaisser à mon niveau, ce qui était aussi pour moi une façon de vouloir m'élever jusqu'à lui.

– Ça rime à quoi, tout ça ? Pourquoi me consacrez-vous autant d'efforts ?

J'avais approché mon visage du sien, indifférent au sort qu'il me réservait.

– Quand je vous ai téléphoné, je m'étais dit que nous irions prendre un café et que vous me débatteriez les clichés habituels concernant l'écriture et la vie à Manhattan et que je vous débatterais les clichés habituels concernant l'honneur que me faisait la ville en m'accueillant et que nous ne nous reverrions jamais.

Sur ce, il m'a agrippé par la chemise, soulevé de mon tabouret et plaqué contre le bar – j'ai cru que ma colonne vertébrale avait été cassée en deux –, puis il m'a entraîné dehors, aussi vite que mes pieds ne le permettaient pas, et m'a laissé tomber sur le trottoir. Ensuite, il est rentré dans l'établissement.

J'ignore combien de temps je suis demeuré là, aveuglé par l'humiliation. Le sentiment était si intense qu'il s'est en quelque sorte retourné contre lui-même, et je suis resté

assis sur la chaussée, toute honte bue, me moquant d'être vu par les passants, tandis que mes vêtements absorbaient la gadoue, sourd à la voix de Görbe qui, à l'intérieur, affirmait à qui voulait l'entendre que j'avais de la chance. Chez moi, Marcy m'a demandé pourquoi j'étais mouillé et je n'ai pas pu la regarder en face, comme je n'ai pas pu regarder Henry et Benjamin endormis dans leurs lits. J'étais si obsédé par ce qu'avait fait Görbe que je ne pouvais me concentrer sur rien.

Le lendemain matin, Görbe est sorti de chez lui à dix heures, a pris le métro jusqu'à Manhattan, puis l'autobus M35 jusqu'à Ward's Island, habillé comme à son habitude : costume noir, cravate noire, imperméable, cigare. Sans lire, sans regarder autour de lui, sans rien dire, sauf peut-être un rapide bonjour au chauffeur. Il s'est assis et a regardé droit devant lui. De loin en loin, il a ouvert un gros carnet à dessins posé sur ses genoux et a griffonné quelques mots ou esquissé une image pour la prochaine livraison de *L'Atlas*.

À midi, la neige matinale s'était transformée en pluie. Étant descendu à l'arrêt suivant pour éviter les soupçons, j'étais déjà tout trempé lorsque j'ai vu Görbe signer le registre du Centre psychiatrique de Manhattan et s'engager dans un corridor. Après, je me suis approché à mon tour et j'ai dit à la réceptionniste que je venais voir Zella Görbe. Elle m'a regardé un moment, a failli dire quelque chose, s'est ravisée.

– Son mari vient d'arriver, a-t-elle marmotté.

Furtivement, je lui ai emboîté le pas dans le couloir, espérant ne pas être vu. J'ai contourné la porte de la chambre de Zella, puis, revenant sur mes pas, j'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre.

Il était assis sur une chaise absurdement petite, tout son poids supporté par des pieds *chromés* grêles. Sur le sol,

les pans de son pardessus formaient des plis autour de ses chevilles.

La femme alitée donnait l'impression d'être là depuis toujours. Mais, pour une raison ou pour une autre (peut-être justement parce qu'elle était là depuis longtemps, à l'abri du stress de la vie vécue, des impôts, des enfants malades et de l'obligation d'arriver à l'heure au travail), Zella était radieuse, son visage lisse, sans rides, sa peau blanche, ses cheveux coiffés avec soin, tellement que je n'aurais pas été surpris d'apprendre qu'on venait lui faire sa toilette tous les matins. En approfondissant mon examen de la pièce, j'ai aperçu la femme des photos, celle qui se tenait toujours à l'écart, si vieillie que je ne l'aurais pas reconnue. Sauf que je savais qu'elle serait là, la nurse privée que Görbe payait depuis je ne savais quand pour veiller sur Zella. Pendant une fraction de seconde, il m'a semblé que la nurse, avec ses cheveux clairsemés, son visage flétri et son dos voûté, faisait physiquement les frais de l'éclat de Zella. Les yeux clos, je me suis adossé au mur pour les entendre, Görbe et elle. Ils parlaient hongrois. C'était la première fois que j'entendais Görbe s'exprimer dans cette langue. La nurse s'appelait Zsuzsa et, entre eux, il a été question de l'état de Zella, du nombre de fois que des auxiliaires l'avaient retournée pour prévenir les escarres, après quoi Zsuzsa a demandé à Görbe s'il avait besoin de quelque chose (« Non », a-t-il répondu tout en la remerciant de sa sollicitude), comment avançait son nouveau livre (« Je suis dans les temps, comme toujours », a-t-il laissé tomber avec lassitude). Puis, à son tour, il a demandé à Zsuzsa si elle avait besoin de quelque chose (« Vous avez déjà beaucoup fait pour moi », a répondu la vieille femme). Après une brève pause au cours de laquelle ils ont l'un et l'autre donné l'impression d'hésiter à poursuivre, Zsuzsa a demandé à Görbe s'il avait changé d'avis au sujet du « traitement proposé

par le Dr Norris ». Il a répondu d'une voix si forte que je n'en ai pas raté un mot :

– Je vous ai déjà dit que je ne consentirai jamais à une chose pareille. C'est trop risqué.

Par son silence, Zsuzsa a très nettement indiqué son désaccord, voire le fait qu'elle doutait que, pour lui, les « risques » étaient la seule, sinon la principale considération.

– Je peux vous aider, monsieur ?

L'infirmière m'avait surpris en flagrant délit. En rouvrant les yeux, je l'ai trouvée devant moi, une main sur mon épaule, comme si elle craignait que je m'écroule.

– Oh, ai-je répondu. Un coup de fatigue. Une faiblesse.

– Venez par ici.

Comme je l'espérais, elle m'a entraîné vers une salle d'attente, loin de la chambre de Zella. Quelques instants plus tard, elle était de retour avec un verre d'eau.

– Je venais voir le Dr Norris, ai-je dit.

– Oh, mais il n'est pas là aujourd'hui. Vous aviez rendez-vous ?

– Eh bien, non... Je suis écrivain, voyez-vous. Journaliste. J'ai entendu dire qu'il travaillait à un traitement expérimental. Je me suis dit qu'il y avait peut-être un papier à en tirer.

Elle m'a regardé d'un drôle d'air.

– Moi, en tout cas, je ne suis pas au courant, a-t-elle dit en se levant et en lissant son uniforme sur ses hanches. J'espère que vous vous sentez mieux.

Je lui ai dit que oui. Peu après son départ, je suis sorti à mon tour.

Je n'ai eu aucune difficulté à trouver le nom du Dr Norris, médecin chercheur au Centre psychiatrique de Manhattan. Il travaillait en effet à une procédure

expérimentale destinée aux patients atteints de « catatonie sévère induite par la schizophrénie ». Si l'article dans lequel j'ai trouvé ces renseignements ne m'a pas servi à grand-chose – il était truffé d'un jargon technique auquel je n'ai rien compris –, il m'a tout de même ouvert une fenêtre sur le Görbe que je cherchais. Zella était schizophrène, et sa maladie s'était aggravée au fil du temps ; si Görbe vivait si chichement, c'était parce qu'il consacrait tout son argent aux soins offerts à sa femme, mais il s'en moquait : sans Zella, il n'y avait plus pour lui de vie valant qu'il consente des dépenses personnelles. Assis dans la Bobst Library, le fruit de mes recherches sous les yeux, je me suis demandé ce que je faisais là, comment j'en étais venu à me laisser obséder par les difficultés d'un homme dont les souffrances dépassaient mon entendement. À côté d'elles, mes déboires new-yorkais n'étaient que des brouilles. Je me suis aussi demandé pourquoi Görbe avait décliné la proposition du Dr Norris, car il me semblait que Zella et lui n'avaient rien à perdre. Je l'avais vue alitée, dans un état végétatif : on déplaçait son corps et elle restait dans la même position, tel un mannequin. La mort même me semblait un dénouement plus favorable. Comment, dans ces conditions, expliquer le refus de Görbe ? Et je crois que c'est la situation désespérée de Görbe, son incapacité à faire ce qu'il savait être son devoir, qui m'a poussé à lui téléphoner.

Nous nous sommes retrouvés au Margon, gargote cubaine de la 46^e Rue, près de Times Square. Je ne connaissais pas d'endroit plus crasseux à New York, mais la cuisine y était sans égale. À mon arrivée, Görbe en était déjà à son troisième plat. D'un œil méfiant, il m'a regardé m'avancer dans l'allée étroite entre les tables et les clients alignés devant le comptoir. Au téléphone, je lui avais dit vouloir « qu'on s'explique » sur les événements du Lotus.

J'allais lui présenter des excuses lorsqu'il avait toussé nerveusement dans le combiné.

– Oublie ça, ce n'est rien. Viens plutôt manger un morceau au Margon.

En me voyant, il m'a demandé :

– Ton dos, ça va ?

J'ai mis une seconde à me rendre compte qu'il faisait allusion à l'incident du bar. J'ai haussé les épaules et laissé tomber mon manteau, puis je suis allé passer ma commande. Au moment où je revenais, la serveuse, qui connaissait Görbe personnellement, lui apportait son quatrième plat.

J'ai attendu la fin du repas. Entre-temps, nous avons parlé de tout et de rien – du métier d'écrivain, des histoires auxquelles nous travaillions. Puis je lui ai demandé :

– Comment va Zella ?

Görbe m'a regardé comme s'il envisageait de sauter sur la table et de m'étrangler. Il était trop gras, cependant, et encerclé par des clients. Pour se lever, en fait, il aurait dû renverser les tables de toutes les personnes assises là.

– Je suis au courant pour le Dr Norris, ai-je dit, et aussi pour la terrible décision que vous devez prendre...

Les mots étaient sortis de travers, même à mes propres oreilles. En regardant le visage furieux de Görbe, je me suis aperçu que je ne savais pas du tout ce qui m'avait motivé. À la bibliothèque et durant le trajet en métro, je m'étais dit que, s'il savait que je savais, Görbe comprendrait que j'étais de son côté, que je réussirais peut-être à lui faire baisser la garde, que peut-être il reconnaîtrait en moi un interlocuteur digne de ce nom. Mais, en réalité, je n'étais pas là pour Görbe.

– Ferme ta grande gueule d'imbécile, a-t-il dit.

Il a repoussé sa chaise, qui a heurté l'homme assis derrière. Tombé parmi les restes de son repas, ce dernier s'est

retourné dans l'intention de protester, mais, à la vue de la taille de Görbe et de son air féroce, il s'est ravisé.

– Tu ne sais rien sur Zella.

Quittant ma chaise, je me suis placé au bout de la table, hors d'atteinte.

– Vous êtes exactement comme moi, ai-je dit.

En prononçant ces mots, j'ai compris pourquoi il ne voulait pas de l'intercession du Dr Norris, pourquoi il ne voulait pas que Zella se réveille.

– Vous n'êtes nulle part, ai-je dit, pour moi-même plus que pour lui.

Je suis sorti dans la rue, Görbe a essayé de me rattraper parmi la foule, mais j'ai été trop rapide. Il m'a suivi pendant seulement quelques pâtés de maisons, puis il a renoncé, au bord du trottoir, devant le magasin *Toys « R » Us* et il m'a regardé m'éloigner. En haut de l'escalier de la station de métro, je me suis arrêté.

– Vous ne voulez pas qu'elle se réveille ! ai-je hurlé.

Au milieu du concert de klaxons, de la musique rugissante et des cris de Times Square, il est peu probable qu'il m'ait entendu.

– Vous préférez qu'elle dorme pour toujours ! Qu'elle ne voie pas celui que vous avez été obligé de devenir !

Mais, de toute évidence, Görbe ne m'écoutait pas. Son regard portait beaucoup plus loin, bien au-delà des paroles que je pouvais prononcer, ces malheureuses vérités, bien au-delà de la Hongrie, même, où il avait été jeune, autrefois, et heureux, et avec Zella. Car, en se réveillant, c'est cet homme-là qu'elle aurait cherché du regard, le moi que Görbe avait laissé derrière lui pour l'emmener jusque-là, lui offrir les meilleurs médecins et les meilleurs soins, les meilleures chances de guérison. Et il avait fait tout ce qu'il fallait pour régler les factures, allant jusqu'à devenir un monstre qu'elle n'aurait pas reconnu. Il était invisible aux

yeux de la seule personne qui comptait pour lui. Il était, comme moi, un zéro.

En fait, je me suis trompé sur le dernier point, mais je ne m'en suis rendu compte qu'un an plus tard, dans la librairie, en compagnie de Benjamin. J'avais cru que Görbe était, comme moi, emprisonné dans un monde d'échecs et que, en tant qu'hommes sans illusions, nous nous étions trouvés, lui et moi. Sauf que, bien sûr, j'étais rempli d'illusions, car j'avais chez moi ce dont Görbe serait privé à jamais. Seulement, je ne m'en rendais pas compte, ne chérissais pas assez le trésor que j'avais à portée de main, et je crois que c'est cette prise de conscience qu'il avait attendue de moi à New York, cherchant par sa violence et la dureté de ses mots à me sortir de ma torpeur. À la place, je m'étais rendu au Margon pour lui offrir mon affection, montrer au monstre qu'il n'était pas seul au monde, et c'est là que j'ai compris qu'il n'y avait qu'un seul monstre, moi, et que je n'avais aucune idée de ce qu'était l'affection.

Les animaux du zoo de Budapest (1944-1945)

C'est Sándor qui finit par poser la question en novembre 1944, lorsqu'il apparut clairement que l'Armée rouge allait arracher Budapest au Parti des Croix fléchées et aux nazis.

– En cas de siège, comment allons-nous protéger les animaux ? demanda-t-il en dévisageant ses interlocuteurs à tour de rôle.

Ces derniers semblaient penser bien davantage à leur propre protection, attitude qui le déconcertait au plus haut point.

– Nous allons devoir redoubler d'efforts, déclara Oszkár Teleki, directeur du zoo.

Lorsque, en décembre de cette année-là, les chars russes envahirent les places et les boulevards, il fut pourtant le premier à s'enfuir, disant à sa secrétaire qu'il partait à la rencontre de l'Armée rouge, auprès de laquelle il entendait insister pour que les animaux soient respectés. Par mesure de précaution, il lui avait ensuite ordonné de mettre tout l'argent du zoo dans un sac.

Sándor et József furent les derniers à voir Teleki avant son départ. L'ayant intercepté près de la sortie, ils lui demandèrent comment il comptait régler le problème de l'aquarium où, encore en ce moment, des employés, jour et nuit, remuaient l'eau à l'aide de rames pour l'empêcher

de geler. Les deux hommes se méfiaient, car Teleki portait un pardessus fermé par une ceinture à la taille et un élégant chapeau. Dans une main, il tenait un parapluie à la poignée en ivoire et, dans l'autre, une valise bourrée d'argent, dont les moindres fentes laissaient d'ailleurs voir des billets. De plus, Teleki s'apprêtait à sortir non pas du côté est, comme il en avait l'habitude, mais plutôt du côté ouest, en direction de Buda et de l'Allemagne, loin de l'avancée des Soviétiques.

– On devrait te jeter en pâture au lion, dit Sándor.

En entendant ces mots, Teleki tritura le col de son manteau d'un air nerveux et leur dit qu'il reviendrait « vraiment très vite ».

– Tu ne vas nulle part, dit József en empoignant Teleki au moment où il se détournait d'eux, si fort que les genoux du vieil homme s'étaient dérobés sous lui. József avait dû le retenir au-dessus des pavés boueux.

József s'apprêtait à lui faire autre chose – le frapper, lui arracher la valise –, mais, à la vue du visage de Teleki (celui-ci montrait les dents, regardait rapidement à gauche et à droite, désespéré de s'enfuir, semblable aux animaux chaque fois qu'il y avait un raid aérien, une explosion d'obus, un crépitement de mitrailleuses, des flammes surgissant au-dessus des palissades), il décida de le lâcher, conscient que l'argent aurait bientôt aussi peu de valeur qu'un brassard fasciste. Mais, en y regardant d'un peu plus près, il aurait peut-être détecté autre chose sur le visage de Teleki, l'avenir de la ville inscrit en creux dans ses plis et ses rides, un aperçu des cent prochains jours, au cours desquels la population de Budapest serait poussée à piller et à voler et à faire les poubelles et à tuer : et on assisterait effectivement à de nombreuses scènes de ce genre, sur les rives du Danube, là où les Croix fléchées exécutaient les hommes, les femmes et les enfants du ghetto juif après les avoir fait marcher nus dans la neige, ou encore place

Széll Kálmán, après que les soldats hongrois et allemands eurent échoué à briser l'encerclement des Soviétiques, des cadavres empilés dans les halls d'immeubles, sous les poches et les descentes de cave et parmi d'autres corps entassés par des gens qui espéraient ainsi se mettre à l'abri des roquettes et des snipers et des chars d'assaut positionnés par l'Armée rouge le long des itinéraires que les fuyards emprunteraient forcément. Les morts, à moitié ensevelis sous la glace, le limon du fleuve ou le frimas qui s'était posé sur eux au moment de leurs dernières laborieuses respirations, s'adressaient à Sándor et Sándor relayait leur message à József, et la réalité qui l'obsédait de plus en plus, tandis que les nuits du siège s'éternisaient, était la métamorphose à l'œuvre autour d'eux. Pendant les premiers jours, à l'époque où József était encore alerte, encore assez sain d'esprit pour lui demander de quoi diable il voulait parler, Sándor évoquait en marmottant des êtres humains transformés « en fleurs et en animaux » et brandissait Ovide ou un autre des livres qu'il avait piqués dans la bibliothèque de Teleki, sifflait doucement et lisait doucement jusqu'à ce que József se rendorme.

La situation se détériorerait tant que József finirait par avoir besoin de ces sifflements pour dormir. Lorsqu'ils s'interrompaient, tard la nuit, et qu'il se réveillait en sursaut, József, le plus souvent, constatait l'absence de Sándor. Il était parti dans la nuit, avait disparu, s'était dématérialisé, comme pour prouver que devenir rien du tout, c'était encore se transformer. Mais, le matin venu, il était toujours de retour, les ongles crottés et le visage poisseux et les vêtements en lambeaux, l'air d'un homme qui s'était perdu de vue en cours de route.

Mais, avant tout cela, janvier succéda à décembre. Contrairement aux autres employés, Sándor et József n'avaient pas de famille : ils ne virent donc pas de raison

de quitter le zoo au risque de mourir dans la rue ou d'être bombardés dans leur appartement minuscule ou de crever de faim dans les caves transformées en abris antiaériens. Lorsqu'on trouva les zèbres abattus dans leur enclos, de larges bandes de chair arrachées à leurs épaules, à leurs flancs et à leurs ventres, sans doute par des citoyens affamés, les deux hommes lancèrent les restes au lion et s'établirent dans les stalles désertées, où Sándor fit remarquer en maugréant que les zèbres devraient encore être en vie et que c'étaient les pillards qu'il aurait fallu jeter en pâture au lion.

Lorsque Márti, une autre employée, fut mitraillée, fin janvier, en essayant de grappiller un peu d'herbe pour la girafe dans le Városliget voisin et, nul ne savait comment, elle réussit, à regagner le zoo d'un pas trébuchant, puis raconta d'une voix somnolente ce qu'elle avait observé là-bas, en ville. Sándor, en lui remontant la couverture jusqu'au menton, tenta de l'obliger à rester tranquille, à se reposer, mais elle continua d'évoquer la forme des flammes, un peu comme un enfant l'aurait fait des nuages : elle voyait en elles des animaux morts ou agonisants, leurs âmes s'échappant de leurs corps prisonniers du zoo, se transmuant en feu et exerçant leur vengeance contre la ville. Tout flambait, dit-elle : la gare de l'Ouest, les grandes demeures du boulevard Andrásy, les arbres du parc, semblables à des allumettes consumées. Dans une rue, des flammes bleues jaillissaient des nids-de-poule et des fissures, encerclaient les cratères, les canalisations du gaz, sectionnées sous terre, n'en finissant plus de se purger.

– On aurait dit une célébration, fit Márti avant de fermer les yeux et de sombrer dans un sommeil dont ni József ni Sándor ne tentèrent de la tirer.

La nuit suivant sa mort, ils montèrent sur le toit de la grande serre, d'où ils avaient une vue imprenable sur les combats, au-delà des palissades : loin vers l'ouest, à présent,

des obus, des chars d'assaut et des balles pilonnaient les remparts inférieurs du château de Buda, et des éclairs de lumière blanche apparaissaient chaque fois que la fumée se dissipait. Le ciel était rempli d'objets bizarres : des cageots suspendus à des parachutes tombaient sur la glace du Danube, des planeurs égarés par des projecteurs s'écrasaient, la nuit, dans les arbres et les immeubles, des cendres s'élevaient à la façon de millions de mouches.

Sándor s'efforçait de continuer de lire, grim pant à une échelle pour atteindre la bibliothèque de Teleki après qu'un raid aérien eut détruit l'escalier, comme si les livres n'étaient pas qu'une distraction, comme s'ils étaient nécessaires au fonctionnement de son esprit, comme s'il était possible de cesser de penser en pensant trop, en faisant éclater la pensée, à une époque où avoir un esprit constituait, le plus souvent, un handicap. Il avait toujours été celui des deux que son tempérament portait à rêver et, sur le toit de la grande serre, cette nuit-là, il parla à József de ce qu'il avait découvert dans le bureau de Teleki, une bibliothèque entière, des livres anciens et modernes, consacrés aux animaux – « J'ignorais que Teleki était un intellectuel de haute volée », grommela Sándor dans le crépitement des mitrailleuses –, et il lui parla ensuite de personnages de mythes et de récits et de contes de fées transformés en chevaux et en fleurs et en chiens de meute et qui redevenaient eux-mêmes ou carrément d'autres personnes, franchissaient les limites comme si elles étaient inexistantes, devenaient autre chose.

– Mais aujourd'hui, je veux dire aujourd'hui même, précisa-t-il en agitant les bras pour embrasser les cinq derniers siècles, aujourd'hui, nous ne nous transformons pas. Nous sommes des *individus*. Des *moi*. Fixés dans un lieu.

– Bon, dit József en retournant les idées de Sándor dans sa tête, qu'est-ce que ça change ? Ils sont morts dans des guerres, exactement comme nous.

– C'est peut-être comme ça qu'ils s'expliquaient la mort, dit Sándor, le visage embrasé par l'éclat des feux rapprochés. On devient autre chose.

Son regard traversa le toit de verre de la grande serre.

– De toute manière, nous ne sommes pas encore morts, ronronna-t-il en recourbant les doigts.

Comme si, songea József, il pouvait en faire des griffes.

– Restaient-ils eux-mêmes... euh... quand ils devenaient autre chose ?

– Justement. Il n'y avait pas de moi fondateur. Qu'une transformation sans fin, une constante évolution.

– Alors un lion avait la même valeur qu'un être humain.

– Pour la « valeur », dit Sándor en souriant à József, je ne sais pas. Mais on s'y prenait autrement pour faire la différence et...

Sándor s'apprêtait à développer son idée lorsqu'il dégringola du haut de la grande serre au moment même où le toit était crevé par un obus, emporté par les flammes et les ondes de choc et un déluge de verre, tandis que József réussit à descendre tant bien que mal avant que l'obus suivant tombe en sifflant dans le trou creusé par le précédent, à descendre donc, à franchir les portes éclatées de l'édifice de verre, puis, sous une pluie de tessons, au milieu des alligators et des hippopotames du pavillon principal, trop surpris pour tenter de le mordre ou de foncer sur lui, à tirer Sándor de la flaque d'eau dans laquelle il gisait sur le ventre. Il sourit malgré lui en entendant son ami se mettre à crachoter, les meurtrissures se répandant sur son visage. Deux jours plus tard, les alligators moururent, gelés raide dans leur jungle incrustée de glace, mais les hippopotames, eux, tinrent bon, attirés tout au fond du bassin, où le puits artésien pompait toujours

ses eaux thermales, la graisse qui les nourrissait fondant à vue d'œil sur leur ventre et leur dos. Dans la vapeur, ils devenaient de plus en plus maigres, tous les trois.

Plus tard, lorsque le lieutenant-colonel Zamertsev interrogea József à propos du lion pour lui faire avouer où il se cachait, József résista en affirmant que c'étaient les alligators et les hippopotames, la destruction de la grande serre, qui les avaient convaincus, Sándor et lui, de la nécessité de « libérer » le plus grand nombre d'animaux possible. Zamertsev le dévisagea, puis il se tourna vers l'interprète hongrois et chuchota quelques mots. Ensuite, l'interprète dit à József :

– Vous avez sincèrement cru que c'était une bonne idée de laisser des lions, des primas, des panthères et des loups rôder en liberté ?

József se rendait bien compte que Zamertsev ne le croyait pas, qu'il l'accusait moins d'avoir fait preuve d'un excès de sentimentalisme que de mentir ou d'être complètement cinglé, comme si, entre la destruction causée par le siège et les constantes divagations de Sándor, le cerveau de József s'était détraqué, lui aussi. En un sens, Zamertsev avait raison : ce qui les avait poussés, Sándor et lui, à faire le tour du zoo en ouvrant les cages, c'était non pas la mort des alligators, mais bien plutôt les soldats soviétiques eux-mêmes, les hommes de Zamertsev qui, juchés sur leurs chevaux, avaient exigé qu'ils relâchent d'abord un loup, puis un léopard et enfin un tigre, afin de chasser ces créatures à moitié affamées qui arrivaient à peine à marcher, et encore moins à courir, ce qui n'avait pas empêché les soldats de les traquer avec des chevaux frais et du matériel militaire, ivres, riant et rendus doublement fous par les privations et les licences de la guerre.

Cette nuit-là, les employés avaient attaqué les bouteilles de fin champagne dont ils avaient déniché une caisse

entière dans l'une des malles verrouillées que Teleki avait laissées dans son bureau, avec quelques conserves de caviar et une boîte d'excellents cigares. Sándor avait distribué les bouteilles et les conserves et les allumettes à József et à Gergö et à Zsuzsi, tous si affamés et si las de songer à ce qui risquait d'arriver la semaine d'après, le lendemain ou même dans la minute qui suivrait qu'ils avaient fait sauter les bouchons au plus vite et s'étaient mis à boire en essayant de se laver du froid et de la peur et des animaux morts qui les entouraient, comme s'il suffisait de se concentrer pour tout effacer, sauf le goût sur sa langue, et ne penser à rien d'autre.

C'était une idée de Sándor, évidemment, l'action dont il avait décidé après sa deuxième bouteille de Törley. Laisant là le caviar, il avait examiné les jointures sales des autres employés, leurs visages qui se crispaient au son d'une nouvelle explosion, d'un crépitement de mitrailleuse ou d'une fusée-parachute qui tombait lentement et de travers, tellement qu'elle donnait l'impression de souder des fractures dans le ciel. Cette nuit-là, ils ne furent donc guidés ni par l'amour ni par la logique. C'est plutôt l'ivresse qui les incita à parcourir le zoo en faisant tinter les clés trouvées sur le mur de Teleki, à passer devant les carcasses de la maison des singes, beaucoup encore agrippés aux barreaux qu'ils serraient lorsque leur feu intérieur s'était éteint et qu'ils avaient posé leur tête sur leur épaule pour accueillir l'ultime chaleur du sommeil ; devant la volière des oiseaux tropicaux, leurs plumes de couleurs vives ternies sur leur forme recroquevillée, leur tête saupoudrée de givre empêtrée dans le filet qui surplombait l'espace, plus près du soleil qu'ils ne le seraient jamais ; devant l'aquarium, où un disparu, Márty, peut-être, avait brisé la vitre des réservoirs afin de dégager certains poissons de la glace. Dans une pitoyable tentative de leur rendre la vie en les faisant fondre ou dans l'intention de

les manger ? Nul n'aurait su le dire. En fin de compte, ce fut moins une entreprise délibérée qu'une célébration, motivée non pas par la raison ou par la poursuite d'un but, mais bien par le ravissement qu'ils avaient ressenti en ouvrant grandes les cages, d'où une créature sortait en bondissant ou en rampant ou en volant, eux quatre sifflant du moussieux et courant en tous sens, impatients d'éprouver la fièvre de la libération, ouvrant une porte après l'autre, fracassant follement les cadenas dont ils s'étaient tant souciés pendant des années. Et lorsque tout fut terminé et qu'il ne resta plus une seule cage à ouvrir, plus un seul animal à libérer, Gergö et Zsuzsi se libérèrent eux-mêmes, sortirent en valsant par la porte principale et on entendit aussitôt un cri d'avertissement, un rire syncopé, une pluie de projectiles.

Après quoi József et Sándor recouvrèrent vite leurs esprits.

– Je n'en doute pas un instant, dit Zamertsev.

Appuyé sur la table, les épaules et la poitrine de son uniforme bardées d'étoiles rouges et de faucilles et de marteaux et de rubans, il dévisageait József.

– Et c'est à ce moment, j'imagine, que l'idée vous est venue de jeter mes soldats en pâture au lion.

– C'étaient les chevaux de vos soldats que nous voulions, bredouilla József.

Il était encore si étonné du dernier son produit par Sándor – qu'il voyait encore secouer la tête et montrer les dents et rugir si fort qu'on l'avait entendu malgré les coups de feu – qu'il aurait pu être en conversation avec n'importe qui, car il traitait Zamertsev comme une simple connaissance, un type rencontré dans un café ou un restaurant, plutôt que comme un homme qui, à tout moment, pouvait ordonner son exécution.

– Pour un lion, un cheval dure plus longtemps qu'un homme, vous savez.

La vérité, cependant, c'est qu'il n'en était pas si sûr, car Sándor avait souvent observé les soldats russes (du haut de la grande serre et, plus tard, des palissades) et léché ses lèvres sèches en songeant au siège de Leningrad et en se demandant si les habitants de Budapest finiraient par manger de la chair humaine, comme, à en croire la rumeur, on l'avait fait là-bas. À l'époque, József n'avait pas fait le lien entre les agissements de Sándor et un tel appétit, se disant que c'était la haine des Soviétiques qui était en cause : les rues étaient jonchées de soldats morts, des Allemands et des Croix fléchées, sans parler des civils, parfaitement préservés par un hiver si froid que même le Danube avait gelé de part en part, et on n'avait pas besoin de chasser les vivants. Sándor avait insinué de drôles de choses sur les Soviétiques et l'Armée rouge pendant que, au cours des derniers jours du siège, ils erraient dans le zoo, alors qu'à Pest, la plupart des feux s'étaient éteints, et les Russes éliminaient les derniers ennemis en obligeant des Hongrois à marcher devant eux dans les rues en criant : « Ne tirez pas, ne tirez pas, nous sommes hongrois, rendez-vous » ; du côté ouest, sur l'autre rive du Danube, à Buda, où les nazis et les Croix fléchées s'étaient retranchés sur la colline du château, encerclés, à court de vivres et de munitions, et rêvant d'évasion, les combats étaient nombreux, incessants.

Parmi les animaux qu'ils avaient libérés, il restait quelques vautours et aigles qui, tournant au-dessus du zoo, se laissaient tranquillement descendre pour se nourrir des charognes qui parsemaient les rues. En les voyant réintégrer leurs nids, Sándor s'interrogeait sur la nature du poison le plus nocif dans leurs ventres : la chair des fascistes ou celle des communistes ? Il tenait des propos comme ceux-là. Ils discutaient jusque tard dans la nuit,

et József déclara que les fascistes avaient tort de déclarer naturelles leurs croyances et la société qu'ils entrevoyaient, car aucun animal ne rêvait de guerre ni de gloire, n'aspirait à dresser des listes d'atrocités, à conquérir le monde ou à éliminer, en masse, une autre espèce. Le plus souvent, les animaux ne cherchaient qu'à satisfaire leurs besoins immédiats et, ce faisant, créaient une sorte d'harmonie.

– D'harmonie ? s'écria Sándor en riant. On croirait entendre un communiste !

Et il rappela qu'un grizzli n'hésitait pas à tuer les ours d'un autre mâle pour que la femelle s'accouple avec lui. Il avait entendu parler d'une belette qui était entrée dans une basse-cour et avait tué vingt-cinq poules en les mordant au cou sans en emporter une seule pour la manger. Certains goélands volaient les œufs d'autres oiseaux, les couvaient et, dès leur éclosion, donnaient les oisillons à manger à leurs propres petits ; un chat jouait avec sa proie, la torturait à mort, pour le simple plaisir.

– Tu trouves ça *harmonieux*, toi ? demanda-t-il à József.

Pendant un moment, Zamertsev observa József, assis là, tremblant, sur la chaise grinçante du QG que l'Armée rouge avait aménagé dans l'une des grandes demeures à moitié oblitérées du boulevard Andrásy, toujours vêtu de son uniforme de gardien de zoo en lambeaux qu'il n'avait pas lavé depuis cent jours, ses cheveux emmêlés et crasseux, si dévasté par la faim que Zamertsev croyait voir l'épine dorsale de l'homme saillir d'un ventre écroulé sur son propre vide. Puis l'officier contourna le bureau et, sans ménagement, saisit le menton de József dans une main et dit :

– Épargne-moi l'histoire que tu crois que je veux entendre. La politique...

Il se tourna vers l'interprète, qui haussa les sourcils.

– Je tiens à protéger mon... l'armée du peuple... tu dois donc me parler de Sándor, de ce qu'il a fait, me dire à qui j'ai affaire...

Protéger l'armée du peuple. Pour un peu, József aurait éclaté de rire. Si tu avais su modérer les ardeurs de tes soldats, si ces derniers n'avaient pas décidé de s'offrir un petit safari privé, nous n'aurions même pas eu à libérer les animaux. Après, Sándor avait semblé résolu à rôder dans le zoo comme s'il était lui-même un animal, malgré les injonctions de József, qui l'encourageait à rester à l'intérieur : tous les jours, un des carnivores qui avaient survécu jusque-là tombait sur un autre, l'ours polaire dévorant les loups, les loups taillant la panthère en pièces, le lion sortant nuitamment de sa tanière. Mais c'était ainsi : József s'efforçait de se préserver, de survivre, alors que Sándor avait renoncé à tout – d'abord au sommeil, ensuite à la nourriture, enfin à la sécurité – en se départant de ses moindres ressources.

Sándor, on ne savait comment, avait fait comprendre aux Russes que le lion avait élu domicile dans les tunnels du métro. Lorsque les autres prédateurs avaient disparu – après s'être fait dévorer, abattre ou s'être tout bonnement sauvés –, le lion s'était rabattu sur les chevaux égarés. Sándor indiquait les victimes à József lorsqu'ils sortaient ramasser de la neige pour boire, Sándor clopinant, si affaibli désormais qu'il devait s'aider d'une des cannes de Teleki pour marcher, bien qu'il ait conservé assez de présence d'esprit pour faire voir à József que c'étaient des crocs et non des balles qui avaient laissé des trous béants sur les flancs et le ventre et le dos des chevaux.

– Le lion doit être affaibli, dit Sándor. Sinon, il aurait traîné la carcasse jusqu'à sa tanière pour la manger tout entière.

– Ou peut-être qu’il a la panse trop pleine pour se soucier de ce genre de détail, dit József, envieux des crocs de la bête.

La nuit, lorsque József se réveillait, il ne se donnait même pas la peine de se tourner vers la paille de Sándor, certain que celui-ci était sorti. Nuit après nuit, il avait trouvé le lit de fortune de Sándor abandonné. József avait d’abord cru à des épisodes de somnambulisme, mais Sándor, interrogé à ce sujet, avait ri et répondu qu’il était allé « chercher des chevaux ». Sándor ne parlait pas beaucoup, mais, à la vérité, József avait du mal à trouver quoi que ce soit à dire. Y aurait-il réussi qu’il doutait de pouvoir s’exprimer de manière compréhensible.

– Mes soldats me disent que Sándor venait souvent à leur rencontre, fit Zamertsev. Qu’il organisait une chasse au lion dans les tunnels du métro.

– Dans ces tunnels, il y a assez de place pour un troupeau de chevaux, répondit József. Mais il y fait très noir. Et les soldats étaient toujours ivres. Et les balles volaient à gauche et à droite.

– C’était une façon comme une autre de nourrir le lion, dit Zamertsev. Et tu étais au courant. Complice, peut-être ?

József secoua la tête, non, puis, une seconde plus tard, il fit signe que oui, s’arrêta, ne sachant plus très bien qui il avait aidé, décidant que ce n’était sûrement pas Sándor. Zamertsev avait tort de penser que Sándor nourrissait le lion, car c’est aussi ce qu’avait pensé József, au début, comme si le lion et Sándor étaient deux créatures distinctes. Mieux valait cependant que Zamertsev fasse fausse route, qu’il ignore ce que József savait être la vérité. Car il avait été témoin de la transformation le jour où il avait transporté Sándor dans ses bras jusqu’à l’entrée du métro, l’une des rares à ne pas avoir été bombardée, ensevelie sous les décombres ou si profondément marquée par la

présence du lion que même les humains y pressentaient le danger. Il avait déposé son corps contre la porte – c'était une vieille entrée de service qu'utilisaient les ingénieurs et les préposés du métro, assez large pour laisser passer une voiturette, fermée par une porte en tôle ondulée –, entrevoyant déjà la redoutable métamorphose.

En l'occurrence, Zamertsev, qui n'était pas comme les autres militaires, ne tomba pas aussi facilement dans le piège. Il fit venir un de ses hommes, lui ordonna d'aller chercher le plan de la vieille ligne de métro Franz Josef et fixa silencieusement József jusqu'à ce qu'on lui apporte les documents. Après les avoir dépliés sur son bureau, il se mit à tracer les itinéraires qui permettaient d'accéder au métro et d'en sortir en ayant soin d'éviter l'entrée de service dont lui avait parlé József. Comme si Zamertsev savait, songea József, comme s'il devinait les bribes du récit que lui, József, avait omises, et se laissait à présent guider sur le plan par ce que József ne lui avait pas dit à propos de cette dernière nuit, celle où Sándor s'était approché en rampant et lui avait parlé à voix basse des efforts qu'il déployait pour apporter des chevaux au lion, de la faiblesse qu'il ressentait désormais. Pourtant, József avait surtout détecté dans sa voix une faim si grande qu'elle aurait pu l'avalier, lui, tout rond, si seulement Sándor en avait eu la force, s'il avait cru pouvoir dominer son ami.

– Je ne peux pas agir seul, dit Sándor. Je ne peux pas marcher.

Quand József lui demanda si leur amitié ne signifiait plus rien pour lui, Sándor frotta sur son crâne la place qu'avaient occupée ses joues et dit quelque chose à propos « du mot qu'on se passait », des soldats « qui se tenaient loin », puis il marqua une pause et esquissa un sourire, ce terrible sourire, sans lèvres, tout en dents.

– Si je te demande de m'aider, c'est justement parce que je suis ton ami. Il n'y a pas de plus grande preuve d'amitié, dit-il en éclatant d'un rire sans joie.

Délaissant le mur qu'il fixait, József avait alors dévisagé Sándor en se serrant dans ses propres bras comme pour se prémunir contre le vide dans son ventre, le délire de ce siège sans fin, la peur constante, l'ennui, l'attente, le lent effacement de l'affection de la liste de tout ce qu'il ne ferait pas.

– La ville est détruite, dit-il.

Il ne voulait pas faire ce que demandait Sándor, ne voulait même pas y penser, car, dans la voix de son ami, il avait détecté autre chose, une chose pire encore que celle que ses mots avaient d'abord laissé entrevoir.

– Il y a des morts et des affamés, poursuivit-il, les Soviétiques pillent, chassent et violent. Et toi, tu t'inquiètes d'un lion ? *Merde au lion*, dit József. Merde à tout.

Et sur ces mots, il se retourna sur sa paillasse et souleva les bâches et les sacs en plastique empilés les uns sur les autres qui leur tenaient lieu de couvertures. Mais Sándor le poussa de nouveau et, quand József, avec un frémissement d'exaspération, fit face à son ami, il constata que celui-ci était déjà à moitié transformé : les cheveux en broussaille autour de sa tête et de son cou, ses ongles beaucoup plus longs que ceux de József, plus crottés aussi, bourrés de peau et de chair de chevaux et d'hommes et d'on ne savait quoi, réduit par la malnutrition et les blessures et les traumatismes à marcher à quatre pattes.

– J'ai besoin de toi, rugit Sándor.

Mais il avait tant perdu, déjà, qu'on aurait dit un tousotement, ses cordes vocales trop distendues ou trop usées pour faire beaucoup de bruit, et il lui en coûtait d'élever la voix au-dessus du murmure.

Besoin de moi ? songea József en émergeant des draps et en attirant la tête de Sándor contre sa poitrine. *Tu ne*

sais pas de quoi tu as besoin, se dit-il, comme si deux pouls battaient à contre-rythme en Sándor, deux désirs qui l'entraînaient dans des directions opposées. Il le tint ainsi pendant un moment, sentit les paupières de son ami cligner de façon régulière contre sa peau, se rappela que Sándor était sorti du zoo en courant à la suite de Gergö et Zsuzsi, avait tenté de cueillir leurs formes inertes, se rappela toutes les fois où il avait trouvé Sándor accroupi dans la cage de tel ou tel animal mort, comme si, en soulevant une aile, un bras ou une patte, il avait eu des chances de le ramener à la vie. József l'avait aussi vu, une fois, se mettre un animal sur le dos, comme on enfilerait un costume, devenir cet animal, abandonner son humanité. Au même moment, Sándor avait progressé dans la direction opposée, avait tenté de se souvenir de celui qu'il était, de celui qu'il avait été, de ce qui comptait pour lui.

– Écoute, Sándor, murmura-t-il, effrayé par les phénomènes qui se produisaient dans le corps de son ami, les spasmes qui, par contact, se communiquaient à lui. Il faut que tu te ressaisisses. Le siège ne va pas durer éternellement.

Sándor, cependant, avait déjà franchi le cap de l'attente, József s'en rendait bien compte, ne se souciait pas plus de ce qui s'était passé que de ce qui arriverait. Ce qu'il voulait vraiment, ce dont il avait besoin, n'avait rien à voir avec József, car déjà József disparaissait pour Sándor, se désintérait dans l'état de guerre, s'effondrait avec la capitale et le zoo, avec la mort des animaux, et Sándor n'avait besoin que de ce dernier acte, de cette ultime faveur, pour mener à bien sa propre extinction. Mais József n'en était pas là, pas encore, car la présence de Sándor le gardait intact, comme si la force de leur amitié, leur histoire commune, ce que Sándor aimait en lui, rappelaient József à lui-même. En regardant Sándor, il constatait ce que la guerre avait fait à l'amitié après avoir détruit tout le reste

– la sympathie, l’intelligence, la conscience de soi, la loyauté et l’affection et l’amour –, tous ces obstacles à la survie, tout ce qui s’était mis en travers de l’oubli de son identité. C’est pour cette raison que József enviait Sándor, car Sándor l’avait oublié, lui, comme il avait oublié que les soldats qu’il donnait à manger au lion étaient des hommes, que les corps dont se repaissaient les oiseaux étaient ceux de femmes et d’enfants, qu’il avait sa propre vie, que les autres avaient la leur et que toutes valaient sans doute d’être préservées.

Lorsque, cette nuit-là, il finit par se lever avec Sándor, qu’il porta dans ses bras comme un enfant, József n’était pas certain de pouvoir faire ce que voulait Sándor, parce qu’il s’accrochait encore au souvenir de son ami, n’était pas prêt à renoncer à lui, comme il le ferait des semaines plus tard, à plus forte raison après sa conversation avec Zamertsev, après que les chasseurs russes se furent mis en route, sobres cette fois et sans chevaux, armés de lampes de poche et de lampes frontales, déterminés à bien faire les choses. Cette nuit-là, lui-même s’était mis en route ainsi, avait franchi la porte et, dans la lueur des lampes à arc et des lampadaires vacillants, avait progressé en ployant sous le poids de Sándor, évité les patrouilles qui n’en étaient pas vraiment, n’étaient que le prolongement des trois jours de pillage libre que les officiers avaient accordés à leurs hommes.

À ce moment, József savait aussi bien que Sándor ce dont Sándor avait besoin – et c’était cela qu’il se garderait bien de dire à Zamertsev. Devant l’entrée du métro, József ouvrit brusquement la porte, jeta un coup d’œil à l’intérieur et hésita. Et lorsque Sándor, dont la tête reposait sur la poitrine de son ami, demanda à József de le déposer sur le seuil, celui-ci rit et répondit que non, tout allait bien, ils iraient ensemble, c’était sans importance.

– S’il te plaît, fit Sándor en gigotant mollement dans les bras de József. Tu as mieux su gérer ton chagrin, l’utiliser, t’en servir pour t’endurcir.

À ces mots, József comprit enfin ce que Sándor attendait de lui, et pourquoi – et József s’en souviendrait comme du moment où il avait enfin capitulé devant le siège et sa terrible logique –, ce que Sándor espérait devenir, ce dont lui, József, devait être témoin. Il dit au revoir à Sándor avant de le poser par terre et de refermer la porte sur lui. Il ne lui resta plus alors que sa faiblesse : il avait transporté son ami dans la ville en ruine, épuisé ses maigres dernières forces pour ouvrir et refermer la porte, se laisser choir contre elle, et à présent il était trop épuisé pour la rouvrir, conscient qu’il aurait des cauchemars pendant les années à venir – lui frappant sur la porte, triturant la poignée, appelant Sándor – et que, à son réveil, il ne trouverait que la terreur de la perte, seul dans le noir avec tout ce dont il avait été séparé, comme s’il lui était impossible de savoir où il était, de connaître son commencement et sa fin, tant qu’il n’aurait pas pris conscience de ce qui était hors d’atteinte. C’était l’ultime cadeau de Sándor, au lion comme à József, ce dont, croyait-il, ils avaient l’un et l’autre besoin pour vivre, comme si le chagrin pouvait agir ainsi, bien que, à la fin, il n’eût pu offrir que ce que lui-même souhaitait : la mort de cela – l’affection, l’amitié, l’amour – qui le maintenait en place, lui rappelait ce qu’il avait été et ce qu’il avait vu, alors qu’il n’aspirait plus qu’à rugir et à bondir – à devenir enfin autre chose.

La bouche du marin

– C’était en 1957 et le marin a construit un bateau en plastique. Tout y était transparent – coque en plastique, mât en plastique, voile en plastique – et il s’y est allongé avec un sac de *kiflis* et une bouteille d’eau. Puis, mettant le cap sur le sud, il a quitté Budapest, sur le Danube, direction la mer Noire.

– Il a réussi ?

– Non, il s’est fait repérer. Son bateau est au musée des Évasions ratées.

– Ce musée existe ?

– Dans le neuvième arrondissement. Une collection privée. Je t’y emmènerai, un de ces jours.

– Comment y es-tu entrée, toi ?

– Je te raconterai une autre fois.

Judit a haussé les épaules, sa peau foncée, même pour une Hongroise, ses longs cheveux éparpillés sur l’oreiller comme les rayons d’un soleil noir.

Sa fille, Janka, cinq ans, avait les mêmes cheveux noirs. Elle se tenait sur le seuil de la porte, le soir où j’ai ramené sa mère chez elle dans mes bras. C’était l’aboutissement d’un flirt ordinaire, Judit faisait semblant d’être saoule, d’avoir baissé la garde et de faire pour moi ce qu’elle ne faisait pour aucun homme – me montrer l’endroit où elle

habitait –, et moi je la tenais par le bras, lui disais que les rues du huitième arrondissement étaient dangereuses pour une femme dans son état, avec ses ricanements et ses hoquets, ses doigts papillonnant près de mon visage. Mais, en réalité, c'était Janka qui m'intéressait : Judit me l'avait décrite, m'avait parlé de la vie qu'elles menaient, de leur maison, des plats qu'elles mangeaient, du genre d'endroits où jouait la petite. À notre arrivée, nous avons trouvé une vieille dame tenant la porte – la grand-mère, ai-je supposé –, les cheveux recouverts d'un châle en dentelle. Derrière la porte ouverte, le dos voûté, elle menaçait Janka de lui donner la fessée, de la priver de repas pendant une semaine, si elle n'entrait pas immédiatement. La vieille femme n'a pas été surprise de nous voir arriver d'un pas titubant, Judit et moi, la petite Janka traînant derrière, cherchant la main de sa mère. J'ai déposé Judit sur le canapé, murmuré qu'elle allait bien, qu'elle était seulement endormie. La vieille secouait la tête en fixant le sol.

– Je lui ai pourtant dit de ne jamais ramener personne ici.

Je ne devais passer qu'une journée à Budapest avant de poursuivre jusqu'en Roumanie.

– Reste le temps qu'il faut, a dit ma femme, Anna.

Nous avions déjà un enfant de sept ans, Miklós, aussi impatient que sa mère d'avoir un frère ou une sœur, peu importe, il attendait depuis toujours. À l'aéroport, il souriait dans mon visage alors que je lui disais au revoir, lui racontais que les orphelinats de l'endroit où je me rendais débordaient d'enfants qui avaient désespérément envie d'un grand frère. Anna souriait elle aussi en caressant les cheveux de Miklós pendant que je lui parlais, corroborait mes dires, allant jusqu'à décrire la petite fille : yeux olive, cheveux bouclés, peau brun foncé. Tandis que j'attendais de passer à la sécurité, nous lui avons choisi un prénom : Juliska, Klára, Mária.

Anna et moi avions obtenu, des années auparavant, le feu vert des autorités responsables de l'adoption. De toute évidence, la magie à laquelle nous devons la naissance de Miklós n'opérait plus, s'était évanouie en même temps que les conversations que nous avions autrefois (nous ne nous parlions plus que des progrès de notre fils ou de l'argent pour la garderie, les rénovations, les factures), au même titre que notre intérêt pour les concerts et les galeries d'art et les relations sexuelles entre nous. Tout s'était évaporé, hormis les trois ou quatre verres de vin que nous buvions tous les soirs (sur ce point, nous nous entendions encore parfaitement), même si, à l'époque de mon départ pour Budapest, Anna fléchissait sur ce plan-là aussi et, en plus, me reprochait de trop boire. Au lieu de faire face à la situation, c'est-à-dire notre mariage, nous avons décidé – ou plutôt Anna a décidé – d'accomplir un geste politique et d'adopter un enfant.

En compagnie d'autres couples désespérés, nous avons suivi toutes les étapes de la filière, assisté à des séances de sensibilisation aux réalités culturelles, répondu à des questions embarrassantes sur notre vie sexuelle, juré que nous n'avions jamais pris de drogues. Nous avons décroché notre certificat, subi la visite de routine du travailleur social, qui avait dormi dans notre chambre d'amis et conclu son évaluation en affirmant que nous avions « un lien d'amitié très fort », Anna et moi, preuve qu'il savait que nous avions menti sur la question de nos rapports sexuels.

Quant au bébé, rien. Plus d'une fois, on nous avait dit que nous étions trop difficiles : nous voulions une fille, de préférence âgée de moins de trois ans (même si nous étions disposés à aller jusqu'à six), originaire de la région hongroise appelée Erdély (la Transylvanie), cédée à la Roumanie en 1919 aux termes du traité de Trianon. C'était une obsession d'Anna, héritée de son père bien-aimé, qui,

quand je l'avais connu, était déjà un vieil homme avec des poils qui lui sortaient des oreilles. Les plafonniers faisaient ressortir les veines de son crâne, qu'il rasait tous les matins à l'aide d'une tondeuse électrique. Il passait tout son temps assis dans la cuisine de cette affreuse maison du North Ward, de vieux calendriers accrochés au mur montrant la Hongrie d'avant 1919 et, à l'intérieur, la minuscule Hongrie d'aujourd'hui, délimitée par une frontière marquée d'un trait rouge. Le père d'Anna était un de ces nostalgiques qui ne décoléraient pas : Trianon par-ci, Trianon par-là, *kis Magyarország nem ország, nagy Magyarország mennyország*, il évoquait d'un air attendri les territoires perdus qu'Hitler avait restitués entre les deux guerres, grinçait des dents à la pensée des deux millions de Hongrois ethniques coincés en Erdély et soumis au « nettoyage ethnique », eux qu'on n'autorisait pas à publier dans leur langue, des écoles fermées, des villages déracinés et assimilés de force au Sud, des politiciens comme Ceaușescu qui rêvaient de les anéantir, se retenaient à grand-peine de recourir au génocide, solution qu'il aurait préférée – pourquoi attendre trois générations quand rien ne vous y oblige ? –, car, après ce laps de temps, plus personne ne serait là pour témoigner du fait que la région n'avait jamais été roumaine. En attendant, les Hongrois s'accrochaient – à leur langue, à leur culture, à leur identité – depuis quatre-vingt-dix ans.

Le père d'Anna avait connu le siège de Budapest, sujet auquel le ramenaient invariablement ses diatribes sur l'Erdély, et il déclarait alors en grommelant que les Hongrois n'avaient eu aucun choix : les nazis d'un côté, les Soviétiques de l'autre. Hitler avait au moins proposé de restituer au pays les territoires perdus. « Plus de cinquante pour cent de notre nation amputée d'un coup », « Aucun pays n'a perdu autant que la Hongrie, et dire que nous nous étions opposés à la guerre », « Les Français

nous haïssaient, d'où le Trianon, une affaire de préjugés, purement et simplement ». On aurait dit que sa vision du siège de Budapest – soldat après soldat, mort après mort, lui-même coincé à Budapest, presque mort de faim et de soif, terrifié, tout un défilé d'images fatales – découlait directement des signatures apposées au bas du traité de Trianon. Son pays et lui-même avaient enduré le siège – y compris son prélude et ses suites – à cause de Trianon. Rien ne le ferait changer d'idée là-dessus. La même rengaine, à chacune de mes visites, et sa naïveté, au même titre que l'absence de la moindre touche de fatalisme respectable (voir si on était en droit d'espérer la justice en ce bas monde !), tout cela me rendait fou et, pire, me rappelait mon père à moi, qui n'avait rien voulu entendre de cette impuissance gesticulante et de la solution militaire qu'elle appelait de tous ses vœux – les jours heureux du Reich d'Hitler. Tout ce qu'avait désiré mon père, c'était oublier, passer son temps au club Szécsényi de Toronto, où il sirotait du *pálinka* et jouait au *tarok*, heureux que son fils ait épousé une Hongroise, heureux de savoir que ses petits-enfants parleraient un jour hongrois. Pour lui, c'était suffisant.

Mais pas pour le père d'Anna, ni d'ailleurs pour elle. Elle voulait une orpheline : premièrement, parce que la situation des Hongrois était déjà si pénible en Erdély et, deuxièmement, parce que, dans la culture hongroise, les filles étaient traitées comme des moins qu'humains (point de vue personnel d'Anna sur les croyances de son père, qu'il aurait lui-même renié). Une orpheline n'avait aucune chance. C'était un « sauvetage culturel », avait déclaré Anna à l'assistant social. Celui-ci nous avait rappelé qu'il y avait des tas d'enfants roms, des enfants atteints du sida, quelques enfants grecs, bulgares et turcs même, sans parler, bien entendu, des bataillons d'enfants roumains qui remplissaient à ras bord les orphelinats de Bucarest.

– Les Hongrois de la Transylvanie s’occupent des leurs, nous a-t-il dit. Si c’est une fillette hongroise que vous voulez, il y en a à la pelle en Hongrie.

Mais Anna secouait la tête. Et lorsque l’agence nous en dénichait une, un problème survenait invariablement : un formulaire que nous n’avions pas rempli, une erreur administrative, de nouveaux frais de traitement cachés jusque-là. Il en résultait une attente supplémentaire de six à huit mois et, lorsque tout était réglé, l’enfant avait trouvé une famille. Sinon, nous parvenions à la ligne d’arrivée, recevions le dossier – l’histoire familiale, les rapports médicaux, les photos – et Anna les apportait à notre médecin, qui les examinait sous une lumière forte et disait :

– Hmm, vous voyez ces ombres, là, sous l’oreille gauche, ces petites bosses ? C’est peut-être quelque chose.

Il penchait les photos.

– Ou encore rien du tout.

Anna rentrait et ruminait au-dessus d’un verre de scotch et soda ; quelques jours plus tard, elle demandait des renseignements supplémentaires, que l’agence n’était jamais en mesure de fournir, et elle finissait par refuser l’adoption. La nuit, au lit, je l’entendais parler dans son sommeil, présenter des excuses à l’enfant, implorer son pardon, se frapper le visage à poing fermé, si fort que je devais la réveiller et la laisser pleurer dans mes bras. En fin de compte, nous avons décidé que je me rendrais en Roumanie, où je réussirais peut-être en personne l’exploit que nous n’avions pu accomplir par les voies bureaucratiques.

– Au musée des Évasions ratées, on peut voir des voiles en papier d’aluminium.

Ces mots, j’entends encore Judit les prononcer, la voix empâtée, au bord du fou rire. Son ivresse, finirais-je par

comprendre, tenait de l'affectation plus que de la réalité : elle jouait la comédie, aurait pu me faire rouler sous la table.

– Elles forment des miroirs parfaits, a-t-elle poursuivi. Un jour où le ciel était sans nuages, le marin les a déployées sur la mer de Hongrie. Elles brillaient tellement qu'un homme pouvait, sans se faire voir, nager d'une rive à l'autre : les snipers étaient aveuglés par l'armada scintillante.

– La mer de Hongrie ? Il n'y a pas de mer de Hongrie.

– Si, pourtant. Même qu'il y en a plusieurs. Tu ne sais rien de ce pays.

– Où sont-elles ?

– On les voit sur une carte, au musée. Un jour, je te la montrerai.

Lorsqu'un mariage a épuisé son cours, on opère certains replis – des replis qui semblent naturels. Assis dans le lit, Judit endormie à mes côtés, j'en ai pris conscience, une nuit, à Budapest, en revenant en pensée sur l'époque où notre union était au plus mal, il y a quatre ou cinq ans, quand Miklós en avait deux ou trois. Je regardais par la fenêtre, tout comme aujourd'hui, rêvant d'en avoir fini avec tout ça : les disputes, le divorce, le partage des biens, la garde de Miklós et, après, le recommencement, la liberté initiale, la solitude, puis une nouvelle relation, suivie d'un nouveau mariage, lequel se terminerait selon toute vraisemblance comme le premier. Dans la séquence, le problème – quel que soit l'ordre que je retenais –, c'était moi. Depuis des années, j'avais pris l'habitude de me conformer aux injonctions de plus en plus nombreuses d'Anna : faire la lessive, préparer les repas, me charger de corvées domestiques, conduire Miklós ici ou là, boire un verre avec elle sur la véranda, le soir, lui faire la conversation, essayer de me montrer agréable. Cent obligations et

plaisirs mineurs, le travail minutieux qui consiste à mettre ses besoins de côté pour faire que tout se passe bien, puis à attendre ses récompenses : un rire d'enfant, votre femme qui vous dit merci en souriant, la voisine qui vous apporte des fraises de son jardin. En surface, c'est parfait, mais ce n'est qu'une façade : la place que vos vraies envies et vous-même occupez se réduit comme une peau de chagrin, jusqu'au jour où vous vous apercevez que la seule vie qui compte, la seule place que vous occupez, est à l'intérieur de vous, un monde dont vous ne parlez plus, rempli de désirs si irréalisables qu'il est inutile d'en parler, des continents de désir rayés de la carte, excisés, mais omniprésents, même pendant que votre femme et votre enfant vous parlent et que vous faites semblant d'écouter.

C'est pourquoi, je suppose, j'ai fini, à l'occasion d'un voyage d'affaires, par consulter les pages jaunes à la recherche des services d'une call-girl. La solution me semblait idéale puisque les intentions étaient absolument claires – des faveurs sexuelles d'un côté, de l'argent de l'autre – et sans aucune des complications auxquelles font face les hommes et les femmes (et j'en connais quelques-uns) qui vivent une aventure : entretenir une deuxième relation qui exige autant de compromis que la première, vivre dans la crainte d'être découvert, affronter la transformation du désir en exigences. « Je veux partir en voyage avec toi ! » « Je veux que tu quittes ta femme ! » « Nous devons vivre ensemble, au vu et au su de tous ! » Ces gens, des hommes pour la plupart, sont donc forcés de choisir entre, d'une part, une vie domestique qui, hormis d'irrépressibles envies occasionnelles, répond à leurs vœux et, d'autre part, une vie fondée uniquement sur la satisfaction de ces envies. Qui a besoin de ce genre de stress ? En tant que relation, mon mariage était aussi satisfaisant que je pouvais l'espérer et, pour le reste, tout ce que je voulais, c'était être seul et avoir des rapports sexuels. Les call-girls,

les prostituées, les putains, peu importe le nom qu'on leur donne, fournissaient tous les avantages d'une aventure, sans aucun des risques.

Sauf que, évidemment, ma solitude grandissait chaque fois que je composais le numéro d'une agence et qu'une autre fille entraît dans ma chambre, que je lui tendais la liasse de billets que j'avais mis de côté en secret. Chaque fois que je passais la nuit avec Judit, je me réveillais à trois heures du matin, la pire heure, et je contemplais la ville scintillante, le Danube, en songeant à une issue, à ce qui pouvait encore être sauvé, restauré, à ce qu'il en coûterait.

Puis Judit se réveillait, sa main remontait le long de mon échine et elle me racontait une autre histoire abracadabrante à propos d'un marin du musée des Évasions ratées, me reconfortait, moins en me fournissant des solutions de rechange qu'en m'aidant à différer la décision, à ne pas y penser. Et quand elle avait terminé, j'en étais exactement au même point. Elle savait exactement ce qu'il fallait faire, ce que je voulais.

Nous nous sommes rencontrés peu après mon arrivée à Budapest, un soir que j'étais sorti dans l'espoir de me perdre dans cette ville comme je l'avais fait dans d'innombrables autres, butinant d'un bar à l'autre, à la recherche de quelqu'un à qui parler, un homme d'affaires assoiffé, un banquier du Royaume-Uni, un Hongrois, des types qui avaient eu soin, comme moi, d'ôter leur alliance. En cette occasion, il s'appelait Gergö, je crois, et il m'a emmené au Tip-Top Klub, une boîte de strip-tease. J'étais trop ivre, sur le point de l'être davantage, et j'entendais déjà avec regret la rumeur naissante de la circulation matinale.

Judit était une des trois filles avec qui nous avions fini par nous asseoir. Gergö s'était approché de leur table et leur avait demandé la permission de leur tenir compagnie.

Elles ont dit oui, elles s'en moquaient, elles portaient des shorts identiques, des tee-shirts moulants et décolletés, buvaient du *pálinka* à la cerise sur glace. Je me suis retrouvé à côté de Judit qui, en me gratifiant d'un sourire aigre, m'a demandé ce que je faisais à Budapest.

Deux heures plus tard, sur le pont Margit, je tenais Judit dans mes bras sous les premières lueurs de l'aube, et nous étions caressés par une de ces brises fraîches qui vous rendent presque heureux d'être ivre, de ne pas dormir et d'être dehors si tôt. Je l'ai fait tourner vers l'île Margit, ensuite vers le pont Lánç, au-delà du parlement avec ses flèches néogothiques, puis vers le pont Erzsébet, tandis que le fleuve vert s'éloignait en serpentant. Les filles avec qui Judit était assise dansaient toutes au Tip-Top Klub. Je savais ce que « danser » voulait dire, et Judit savait que je savais : la plupart du temps, elles dansaient pour des types dans mon genre, des « Occidentaux », disait Judit, très alcoolisés qui réglait avec leur carte Visa des consommations aux prix gonflés. S'ils étaient disposés à flamber autant d'argent, les filles avaient ordre de leur proposer d'autres services tarifés à l'avenant. Je n'étais pas assez bête pour l'interroger sur ses motivations, lui demander ce qui la retenait d'abandonner cette vie, ce que nous faisons sur ce pont à cinq heures du matin.

Plus tôt, cette nuit-là, je lui avais tout raconté : le Trianon, l'Erdély, Anna et Miklós, la petite orpheline. Minable tentative de lui montrer que j'étais de son côté, que les choses n'allaient pas très bien pour moi non plus, mais, au souvenir des clichés concernant les femmes comme Judit – les sans-options, incapables de faire la transition au moment de la chute du communisme, contraintes de tirer profit de leur beauté, cinq années de travail dans l'industrie du sexe, dix tout au plus, avant la dégringolade progressive qui les laisse brisées, accros,